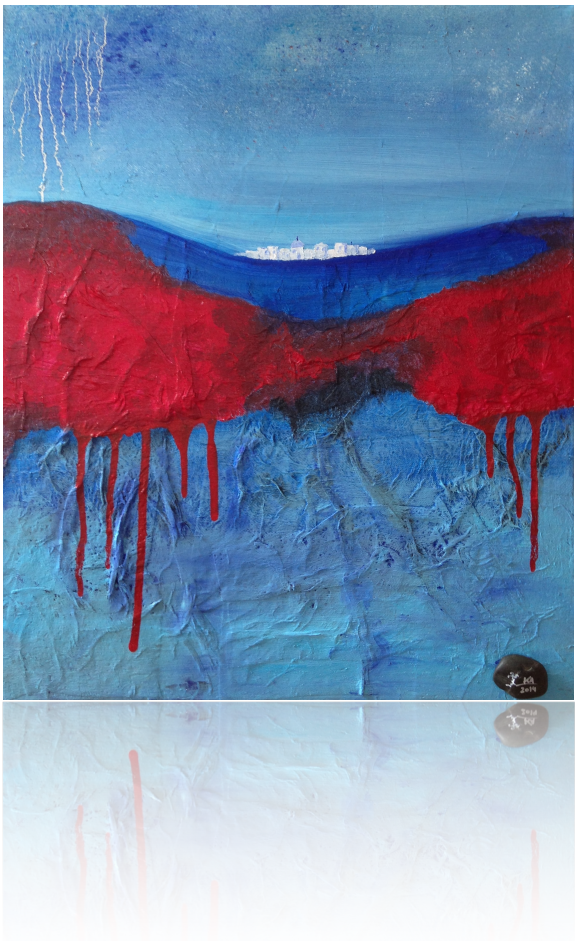


Carnet de voyage

«En dehors des localités, notre chauffeur ne capte plus Hit Radio Maroc. Ouf, me dis-je. Fini Maître Gims et l'animateur à la voix formatée pour auditeur de base au QI de mouche.«

Samedi

Nous atterrissons à l'heure prévue à Casablanca. C'est tout ça de pris sur ma journée car mes compagnons de voyage m'ont déjà bien échaudée. Mathilde n'a pas desserré les dents depuis notre départ de la maison. Elle utilise toute son énergie à se poster de façon à ce que personne ne puisse penser qu'elle est en notre compagnie. Quant à mon mari, depuis qu'il est entré dans le hall de l'aéroport de Cointrin, il s'imagine qu'il attrape un refroidissement à cause de « leur foutue climatisation, cette invention, c'est pire que les souffleuses à feuilles mortes. » Il est donc d'une humeur de dogue. Pour tout dire, je crois qu'il a une nouvelle amoureuse et qu'à choisir, il aurait préféré rester à Lausanne et m'inventer des dossiers compliqués.

A la sortie de l'aéroport, nous trouvons sans peine notre guide, Mustafa. Il nous informe que nous devons attendre trois personnes qui étaient dans le même vol que nous, mais madame ne parvient pas à remettre la main sur sa valise. Mathilde ronchonne un truc qui finit par « voyage organisé » et nous tourne le dos en se plongeant dans son téléphone alors qu'elle n'a aucun réseau.

Elle n'a aucun réseau?

Vraiment?

Je sens ma patience s'émousser et je rêverais, d'une pichenette sur le bas de sa nuque, pouvoir lui faire rentrer son nez de donzelle de 16 ans dans son écran. C'est pour toi que j'ai réservé ce voyage, ma chérie. Un cadeau pour l'obtention de ton certificat. Alors oui, il est organisé, vu que je ne peux pas compter sur ton sacro saint père pour m'aider à préparer quoi que ce soit. Il est surchargé de boulot. Quant à moi, mon métier n'a jamais été considéré comme tel par mon entourage proche. Si cela n'en tenait qu'à Christophe, on aurait très bien pu rester au bord de notre piscine, à inviter des potes à tour de bras pour des grillades, parce que c'est tellement sympa d'enfumer le quartier tout l'été et de me laisser un travail de titan.

Le soleil se couche derrière la piste. Les compagnons de notre futur road-movie arrivent enfin, un peu échevelés et avec toutes leurs valises. J'espère. Parce que c'est du bagage de compète, heureusement que ça se roule, c'est presque aussi grand que mon frigo. Je les avais déjà repérés à

© Karin Antonietti

Genève, au hasard des terminaux. Ils ont la quarantaine bien tassée comme nous. Lui, assez bel homme, une barbe de deux jours, encore tous ses cheveux et un ventre qui lui permet de voir ses pieds. Elle, par contre, elle a un peu ramassé. Pas très grande, rondelette mais effacée. Je tente de ne pas laisser paraître mon soulagement. Aucun risque que Christophe ne cherche à poursuivre des relations sociales avec cette dame, mon mari ne court que la gazelle taille mannequin. Et moi, ça fait longtemps que j'ai cessé de me priver de dessert.

Question ado, ils ont du lourd, eux aussi.

Kilian, il s'appelle.

Bon.

Avec son pantalon ultra large taille basse, je connais déjà mieux la raie de ses fesses que sa bobine. Apparemment, pour ses jeux sur son Samsung, il a du réseau. Et du son aussi. Le trajet jusqu'à notre hôtel du centre ville dans notre mini-bus me semble interminable. Au bruit d'une mitraillette épileptique, nous dépassons des pétrolettes à l'équilibre approximatif, des camions au chargement indomptable et des taxis usés où s'entassent des passagers drapés. Je suis fatiguée.

Le buffet proposé à l'hôtel est tellement insipide qu'étonnamment, à notre table, l'atmosphère se détend un peu alors que nous comparons le contenu de nos assiettes. Mathilde n'a pas pris son téléphone. Mon mari non plus. Nous parlons d'autre chose. Plus tard, pourtant, aucun des deux ne veut m'accompagner pour une balade digestive.

La soirée est douce. Sur une place, des jouets phosphorescents s'élèvent dans le ciel étoilé. Mon instinct me guide au gré de l'animation. Je ne suis tout à coup plus tout à fait certaine de parvenir à retourner sur mes pas et je réalise un peu tard que je n'ai pas de plan. La foule se densifie et je me fais interpeler par des marchands. Je me retrouve dans la médina, un chouïa oppressée. Avec mon indécrottable naïveté, je crains soudain d'avoir frisé le code en partant ainsi à l'aventure. Je m'aperçois que le touriste est rare, d'autant plus la femme seule, et c'est presque avec soulagement que je croise mon compatriote mal rasé. A lui aussi, sa clique a fait faux bond.

Frédéric, Fred, il s'appelle. Il me propose d'aller boire un café. Nous sommes restés près d'une heure à bavasser dans un troquet d'une rue principale de Casablanca. Nous y avons rencontré Ali, un docker marocain dont le fils habite à Anemasse. Avec lui, nous avons évoqué le pays, les voyages, les hommes, la vie. La conversation s'est égrenée naturellement, sans temps morts. Nous avons beaucoup refait le monde et peu parlé de nous. Je sais seulement que mon compatriote est prof d'histoire. Cet homme a un regard perturbant. Lorsqu'il me fixe de ses yeux verts, il y a en lui quelque chose d'animal et de tendre à la fois. Le mauvais garçon contenu. Je ne me suis jamais autant contrôlé les ongles que ce soir-là.

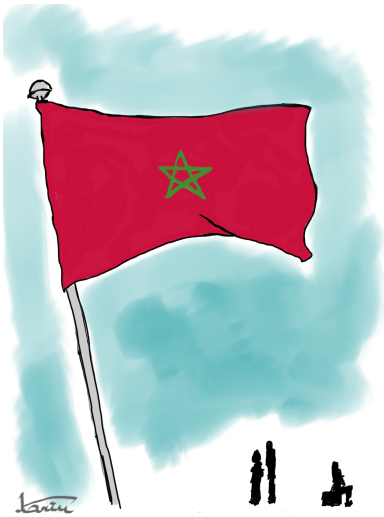
En rentrant à l'hôtel, j'ai trébuché sur le tapis du couloir et j'ai perdu ma tong. Je me suis appuyée sur Fred afin de la récupérer. Une scène d'un romantisme exotique. Se faire chausser une chlap par le Prince Charmant dans le couloir clinquant d'un 4 étoiles casaoui.

Il était minuit moins le quart. Mes deux colocataires dormaient déjà et ne m'avaient pas laissé beaucoup de place. Quoi qu'il en soit, je les ai vite réveillés, ainsi que tout l'étage. En proie à un besoin imminent, je suis rentrée ventre à terre dans la porte des toilettes en croyant qu'elle était ouverte.

Voyage sans encombre, nous sommes bien arrivés à Casablanca que nous découvrirons demain.

© Karin Antonietti

Notre hôtel 4 étoiles me fait plus penser à un ancien bâtiment du bloc de l'Est qu'à un palais des Mille et Une Nuits. Et puis, question cuisine locale, je suis très déçue. Le riz Oncle Benz, c'est bon comme là-bas, dit ! Ma grand-mère faisait la même soupe de légumes, au chalet, mais avec un peu plus de goût. Et le gratin de choux-fleurs à la crème, j'en ai mangé un meilleur, une fois, en Suisse allemande.



Dimanche

Assez vite, j'ai réalisé que nous n'aurions pas d'autres compagnons de voyage. C'est avec Fred, Sandra et Kilian que nous effectuerons notre circuit dans un bus de 15 places. Un poil plus tard, je me suis rendu compte que Mustafa avait de la peine.

Le brave homme est, d'après l'agence, un "guide multilingue". J'imagine qu'il faut entendre par là que dans chacune de ses phrases, qu'il ne parvient d'ailleurs pas à terminer, nous devions trier les mots arabes et espagnols et repérer ce qui pourrait éventuellement passer pour du français.

Nous avons donc commencé la journée en découvrant la mosquée Hassan II, une place importante de Casablanca, mais en travaux, et un quartier Art déco, vestige des années 30 et de l'influence de la colonie française. Heureusement que Fred ponctuait l'air de rien les visites par quelques informations importantes car je captais avec peine la fréquence-guide.

Sur la jetée, j'ai humé l'Atlantique et me suis imprégnée de la vue magnifique sur cette imposante mosquée.

- Elle est récente, elle a été terminée en 1993. Son minaret est le plus haut du monde. Entre la salle de prière et la cour, elle peut accueillir plus de cent mille fidèles, explique Fred, qui s'emballe. Ses décorations sont une oeuvre d'artisanat marocain très complexe.
- Pff, c'est chiant, ronchonne Mathilde.

C'est à bord de notre bus que nous avons découvert le front de mer en long, en large et en travers. Nous avons eu tout loisir de constater que les installations du rivage étaient relativement réussies. Quatre fois, notre chauffeur a arpenté la corniche, obéissant aux injonctions en arabe de Mustafa. Sont-ils perdus, les braves hommes ? Non, ils cherchent seulement à gagner du temps avant de nous poser devant le restaurant.

© Karin Antonietti

Christophe voulait qu'on trouve une pharmacie parce qu'il commençait à avoir mal au cou. Mathilde m'avait déclaré de façon péremptoire qu'elle ne frayait pas avec des débiles de 14 ans avec le cul à l'air. Elle restait définitivement à l'écart. J'étais assise en face de Fred et nous avons continué notre conversation de la veille. Sandra avait manqué casser une chaise en arrivant. Qu'importe, elle se gavait avec entrain d'une graisseuse friture de poissons servie en entrée. Suis-je mauvaise langue. Mais comment rester de marbre face à une personne qui, lors d'un repas où l'on fait connaissance, déclare qu'elle est fan d'Yves Duteil et raconte l'opération de ses oignons. L'effacement de la veille n'était qu'un coup de fatigue. Je remarquerai vite qu'ils sont fréquents, mais que lorsque la dame se réveille, la conversation peut dangereusement s'enliser dans le marécage.

Kilian a changé de jeu. Un bruit de clochettes métalliques envahit l'espace du bus sur une centaine de kilomètres et le temps d'atteindre Rabat.

Nous avons ainsi passé de la capitale économique à la capitale politique du Maroc.

- La tour Hassan est le vestige d'un bâtiment inachevé qui devait être la plus grande mosquée du monde. Elle ressemble au minaret de la Koutoubia à Marrakech mais les historiens n'ont jamais pu se mettre d'accord sur les liens qui existent entre elles.
- Pff, je dois pisser, annonce Mathilde.

Il est 15 heures et le soleil tape sur les deux cent colonnes rescapées de centaines d'autres qui devaient soutenir le toit de l'édifice.

Ai-je oublié de préciser que nous sommes en plein Ramadan ? Cela peut expliquer pourquoi Mustafa a tenté de nous larguer à notre hôtel en milieu d'après-midi, avec l'espoir d'aller dormir jusqu'au soir. C'était sans compter sur mon esprit de contradiction. Non, non, non, cher Monsieur. Sur notre programme, il est noté, là, regardez, que nous devons encore visiter la Kasbah des Oudayas. Comme il ne semblait pas avoir l'habitude qu'une femme lui dise ce qu'il fallait faire, Fred est venu à la rescousse. Heureusement, car les quatre anachorètes à l'arrière n'ont pas bougé leurs miches. A certains moments, ils ont au moins leur apathie en commun.

Ce n'était que partie remise, après la casbah, magnifique et fleurie, mais déserte, nous avons découvert suffisamment tôt notre hôtel déprimant. Il y a bien un SPA, oui, Madame, mais pas avant le coucher du soleil, c'est Ramadan. Et rien de plus alcoolisé au bar qu'un citron en train de macérer. Je commence à déprimer, ça va être difficile d'écouter Sandra me raconter ses confections de savons bio dans de telles conditions. Pourtant, nous mangeons et sortons nous promener avec l'autre trio, comme s'ils étaient la seule chose tangible à laquelle nous raccrocher.

Fred et moi traînons un peu en arrière de la troupe, plongés dans une conversation sur les musées d'art contemporain. Les autres s'empressent de rentrer pour aller dormir. Au détour d'une ruelle, un vieil homme à la bouche tordue se bat pour faire avancer son âne et sa charrette, prise dans des gravats. Il vocifère en agitant un fouet. Plusieurs fois, la lanière claque, d'abord dans l'air, puis sur les flancs de l'animal. D'un bras, Fred me prend par l'épaule puis met l'autre main devant mes yeux en murmurant :

- Ne regarde pas, Emma.

Est-ce que je peux le dire que ce soir, dans mon lit, à coté de Christophe et de ses boîtes de médicaments, j'ai repassé des dizaines de fois cette scène en boucle? Est-ce que je peux avouer qu'à 46 balais, j'ai aujourd'hui le coeur qui s'emballe à la place de celui de mon ado qui s'est endormie en bavant sur Netflix? Plus que son geste, finalement assez macho, c'est le ton qu'il a pris et le fait qu'il m'ait appelée Emma qui m'a chamboulé l'esprit.

En même temps, tu t'appelles Emma.

Oui, mais c'est la façon dont il l'a prononcé, en appuyant sur les deux m.

Saucisse, va!

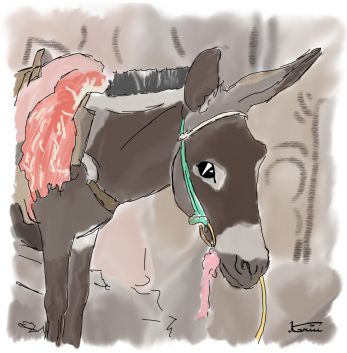
© Karin Antonietti

Est-ce que mon abruti de mari infidèle pourrait arrêter de ronfler un moment afin de me laisser défiler mon film tranquillement?

Casablanca : vue sur l'imposante mosquée Hassan II.

Il va sans dire que notre fabuleux guide multilingue ne comprend pas nos questions. Exemple :

- Mustafa, à la prochaine halte, nous devrons trouver des toilettes.
- Oui, pas de problème. Demain, à Fès.

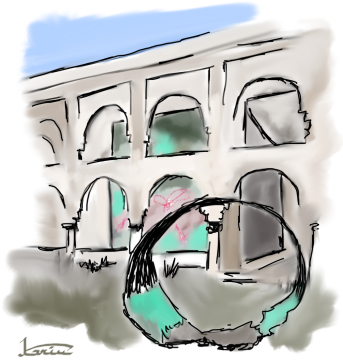


Soyons corrects, Mustafa est tout de même capable d'effectuer certaines choses. D'ailleurs, dans la série « Mustafa peut… » :

- *nous réciter le nom arabe des lieux visités*
- *nous ouvrir la portière du véhicule*
- *nous faire longer quatre fois la plage de Casablanca en bus avant qu'il ne soit l'heure de se débarrasser de nous pour le déjeuner.*

© Karin Antonietti

Musée d'art moderne
Rabat
(Non visité)



Lundi

Ce matin, je suis réveillée à l'aube et je regarde le soleil se lever derrière les rideaux en tulle. De la fenêtre de notre chambre, Rabat, encore calme, n'est que toits et antennes. Je me demande comment je vais m'habiller aujourd'hui, alors qu'en principe je m'en moque. Cela fait bien longtemps que je n'ai plus eu envie de m'apprêter pour personne. Je regrette maintenant d'avoir lancé au hasard quelques habits défraichis dans ma valise. Devant le miroir de la salle de bains, je me farde discrètement en chipant des produits dans la trousse de Mathilde. Mon mari ne remarque rien. Depuis hier soir, il pense qu'il a attrapé la tourista et il se tortille dans son lit. Mathilde regarde le programme de la journée en bougonnant : Faut vraiment qu'on aille voir ce machin romain, ça a l'air chiant!

Fred a mis un pull marin. Ça m'a toujours fait craquer, les hommes en pull marin. Sandra minaude devant un porteur qui lui fait du gringue et moi, je frôle l'incident diplomatique parce que je déclare qu'on peut très bien se charger de nos valises tout seuls. Kilian a déjà armé son Samsung. La bande sonore ludique du jour va être suspense à la kalachnikov. Soupir. Jusqu'à Meknès, nous avons 200 kilomètres de route. Contre tout espoir, dès la banlieue de Rabat, Sandra demande à son rejeton de couper le volume. Comme quoi, cette femme est capable d'actes sensés. C'est juste dommage qu'elle ait attendu deux jours. Mais dès lors, c'est notre chauffeur qui va prendre en main la bande son.

Je ne connaîtrai jamais le prénom de celui qui a conduit notre bus, honte à moi, mais son évocation me rappellera à jamais la bouillabaisse arabo-ethno-techno-rap avec laquelle il a rabâché nos écoutilles durant tout le voyage.

Après que Christophe nous ait fait nous arrêter trois fois pour vomir, ce qui par trois fois s'est avéré une précaution inutile - merci, finalement ça va. Je ne sais pas ce que j'ai, hein, ça doit être les fruits - nous sommes arrivés à Meknès et Mustafa nous a planté devant la porte Bab el Mansour pour « 20 minutes de photo ». En deux minutes de photo, nous nous en tirons très bien aussi car sur la place Hedim d'habitude très animée, il n'y a rien. C'est Ramadan.

- Quelle idée, aussi, Emma, d'avoir réservé un voyage à cette période-là ! m'assène Mathilde qui elle aussi m'appelle par mon prénom, mais sans insister sur les m.

Comme si elle avait eu envie de se faire tirer le portrait devant un charmeur de serpents! Je n'ai pas le temps de lui répliquer qu'une scène surréaliste boucle mon caquet. Kilian vient de sortir un gros Schtroumpf en peluche de son sac à dos. Il l'assied au pied de la porte et le prend en photo. Fred rigole en voyant ma tête.

© Karin Antonietti

- Il fait tout le temps ça, il l'emporte partout. Il l'appelle Barnabé. Après, il poste les images sur les réseaux sociaux.

Remonte ton froc, gamin, je vais bientôt te trouver intéressant.

C'est à 11h25 que Mustafa nous lâche à la table de notre restaurant et va s'allonger dans une arrière-salle. A cette heure-là, dans son EMS, ma grand-mère commence à peine à manger.

En prenant les choses du bon côté, je constate que nous ne sommes pas dans un hôtel, que la salle est décorée de façon vraiment marocaine et qu'il y a de fortes chances pour que le repas soit local. Alléluia ! Je vais enfin retrouver la saveur des épices, réminiscences d'un premier voyage sur ces terres il y a trente ans. Revigorée, je sautille vers les toilettes et m'engouffre dans celles des hommes, suivie par une dame pipi caquetante. J'entends les rires de ma tablée et la remarque de Mathilde.

- Mais maman !

Dans des circonstances où je lui fais vraiment honte, elle m'appelle maman. En appuyant sur la dernière syllabe.

De retour à ma place, je réalise que nous devons certainement à Sandra une passionnante discussion sur les études d'esthéticienne de sa fille aînée. Mais comme j'ai laissé un doigt sous le placet de ma chaise avant de m'asseoir, mes petits cris vont vite interrompre la conversation. Fred me regarde avec un sourire désarmant. Un couscous odorant arrive dans un plat en terre cuite mais je n'ai soudain plus très faim. Christophe finit tous les plats en faisant de grandes théories. Pour rétablir un estomac chamboulé, il faut manger beaucoup de féculents. Avec de la sauce, de la viande et du rosé, mon chéri? Sous prétexte d'avoir le ventre plein et besoin d'air, j'emboite le pas de Fred qui va fumer discrètement une cigarette à l'extérieur. Je lui en pique une.

Deux ans d'abstinence balayés par un regard vert.

Bécasse, va !

C'est Ahmed et non Mustafa qui nous fait découvrir le site archéologique de Volubilis. Je ne pense pas que notre catastrophe locale aurait pu nous ressortir quoi que ce soit d'une lecture rapide sur Wikipédia le matin même. Car en plus d'être incompréhensible, Mustafa est nul. Et ceci dans toutes les langues.

Il semblerait que notre Ahmed ait un peu la dalle à 15h en plein cagnard. De terribles gargouillis s'échappent de son estomac et j'ai peur qu'il ne s'écroule au bord d'un muret. Néanmoins, il tient à jouer la carte de l'interactivité et je participe avec enthousiasme.

- Savez-vous ce que veut dire le cloaque ?
- Le bordel !

  Devant son air stupéfait, je tente de me rattraper :
- Enfin, le chenit…

  Tu m'étonnes, Ahmed, il ne comprend pas. Le chenit…

Je croise le regard de Fred qui se bidonne. J'ai toujours craqué pour les hommes que je fais rire. Ce dernier trouve n'importe quel prétexte pour découvrir quelque chose et me le montrer en attirant mon attention par une pression sur mon bras.

- Tu vois ce village là-bas, dans la montagne ? Il a une forme de dromadaire allongé, fait-il en m'effleurant discrètement l'épaule.

J'aime assez son sens du partage. Son contact m'électrise. Je suis certainement rouge pivoine mais on pourra toujours mettre cela sur le compte de la chaleur. Il doit faire 52 degrés à l'ombre. Et de toute façon, à part le principal intéressé, tout le monde s'en tape. Christophe a de nouveau des nausées, Mathilde sature de culture, elle a trop chaud et s'évente avec le dépliant, Kilian cherche un endroit où photographier son Schtroumpf et Sandra écoute le guide bouche ouverte en répétant :

© Karin Antonietti

- Non, c'est vrai ? Incroyable ! Pas possible ! comme si elle comprenait le quart de ce qu'on lui explique.

Je n'ai jamais été passionnée par les ruines romaines, malgré mon intérêt pour cette civilisation, mais le site est magnifique et j'ai rarement été touchée par des mosaïques comme ici. Les explications d'Ahmed sont agréables à écouter et Fred a le bon goût de ne pas chercher à en rajouter. Décidément, cet homme a tout pour plaire. Je me rends soudain compte que je cherche sa présence à mes côtés lorsque je le perds au milieu de la troupe.

Dans le bus jusqu'à Fès, un peu saoulée, un peu chancelante, j'ai envie de calme et je m'assieds seule à une place. Le nez dans la fenêtre, je regarde défiler un paysage de plus en plus aride. Un barrage vient tout à coup trancher le décor d'une longue flaque turquoise. Nous n'avons semble-t-il pas le temps de nous arrêter. Alors, je laisse venir mes pensées.

La première fois que Christophe a eu une aventure avec l'une de ses collègues, ça m'a fait mal. Je l'aimais. Nous nous sommes rencontrés au gymnase et avons fait une partie de nos études ensemble. Nous avions les mêmes CD des Clash, nous allions camper à Paléo et faire de la grimpe dans les gorges de l'Orbe. A vingt ans, nous étions des âmes soeurs. Je pensais que si c'était toujours le cas pour moi, il en était de même pour lui. La conception de Mathilde, notre seul et unique enfant, a été longue et compliquée. Je n'ai pas vu que je l'avais perdu en route. La première fois, j'ai déprimé dans mon coin sans rien dire à personne. J'étais jalouse comme une, comme une… J'étais jalouse à crever. J'attendais que ça passe. Cela a pris du temps mais cela a passé, c'est elle qui l'a quitté. Tout à sa déception, Christophe a retrouvé mes bras et nous sommes retournés manger au restaurant le samedi soir. Nous sommes partis en amoureux à Istanbul. La deuxième fois, quand il est sorti avec sa comptable, j'ai commencé à lâcher l'affaire. Je suis quelqu'un de fier et je préfère me battre pour de bonnes causes. J'ai fait comprendre à mon mari que je n'étais pas dupe et j'ai reporté mon énergie dans ma carrière et mes relations avec les copains. J'ai donné du temps à ma fille qui, depuis quelques mois, préfère quant à elle entretenir l'auréole de son père.

Il est 15h lorsque notre bus nous dépose à notre hôtel de Fès, ville dont nous ne verrons pas grand chose pour le moment. Petit coup de mou. Que faire une fois nos affaires posées et notre eau tiède épuisée? Je laisse Christophe squatter les toilettes en compagnie de son téléphone. Il fait des jeux, me dit-il, car c'est tellement douloureux. Mais oui, bien sûr.

Bien sûr.

Je descends au bar dans l'espoir de me faire servir une bière. Un employé à la fonction incertaine m'assure revenir tout de suite. Je ne le reverrai jamais.

- On devrait aller voir si l'on trouve quelque chose d'ouvert dehors, propose Fred qui s'est assis à côté de moi avec sa chemise noire et son regard désarmant.

Ouh la, oui.

Faisons cela.

J'ai un coup de chaud.

Ce n'est rien face à ce qui m'attend à l'extérieur. Une chape plombante et sèche s'abat sur nous. Et pas le plus petit troquet en vue. D'un commun accord, nous avisons le Carrefour dans l'espoir d'y trouver le rayon des bières. Et bien, chez Carrefour à Fès, le rayon des bières, il n'existe pas. Naïveté, quand tu nous tiens.

- Je dois retourner à l'hôtel, Mathilde m'attend pour aller à la piscine.

Fred semble déçu. Nous rebroussons chemin à pas comptés, tout en piochant discrètement dans notre paquet de bonbons, acheté en désespoir de cause.

Au bord du bassin, Mathilde supporte avec peine une horde de fêtards allemands et manque de se faire énucléer par un agité de la bombe humaine pesant son quintal au bas mot. Un beau mec se pointe alors, la peau hâlée, avec de jolis pectoraux juste comme il faut, où il faut. Et des yeux verts.

© Karin Antonietti